

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Costume de dîner en satin blanc broché.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

MODES

LES visites de jour de l'an ont affirmé les chapeaux clairs comme coiffure de cérémonie. A la main, ces chapeaux sont parfois ridiculement petits. Sur la tête, ils coiffent à ravir. Je vous donnerai, en passant, un bon conseil à ce sujet. Si vous avez de vieilles dentelles, voire même d'anciens petits bonnets du matin en fine guipure d'Irlande, voilà l'occasion ou jamais de les employer. Envoyez bien vite tout cela à votre modiste qui, à l'instar de la marraine de Cendrillon, le transformera en d'adorables chapeaux Moyen âge; en coiffures Bressanes, idéalisées; en chaperons, ou en soi-disant capotes, d'un style fantaisiste, mais d'un goût absolu. Tout cela est coquet, seyant et plaisant au possible. Les brides claires sont définitivement acclimatées; la seule modification qu'on leur ait apporté, en cette fin de saison, c'est un allongement démesuré.

Aujourd'hui, les brides tombent plus bas que la taille. Elles sont, en moyenne, larges de 5 centimètres; et la plupart se nouent sous le menton. Cependant, certaines modistes ont eu à cet égard d'heureuses innovations; trouvant, avec raison, que les brides nouées à la 1830 sont parfois vieillissantes, elles ont

créé d'adorables petits choux, ou nœuds en ailes d'oiseaux, sous lesquels les brides se rejoignent sur le côté gauche et s'attachent au moyen d'une épingle dissimulée, laissant ainsi un pan de ruban beaucoup plus court que l'autre. Le satin est, à peu près, le seul admis comme brides.

A la dentelle s'ajoutent, bien entendu, les plumes, les ornements d'or ou d'argent, les broderies incrustées de pierreries, ou le jais qui sera toujours de mode, et qu'en tous les cas rien ne peut remplacer pour les personnes en deuil.

Dans les cheveux, au bal, on met fort peu de chose. La coiffure du reste, en elle-même, demeure assez simple, qu'on la fasse basse ou demi-haute. Le genre grec prévaut toujours et sera longtemps encore le préféré, c'est certain. Quelques frisettes ombrent délicatement le front. D'autres terminent le chignon

et se perdent à la naissance du cou. Le reste des cheveux est complètement ondulé. Cela forme, en résumé, des coiffures peu volumineuses. Très souvent, on entoure le chignon d'un ruban qui se noue un peu haut, en envolé, comme des ailes de moulin ou des voiles de bateau, et au milieu desquelles on pique avec négligence quelque brillante épingle de bijouterie. D'autres fois, on se contente de ces épingles seulement, de petits peignes; ou bien, pour faire la coiffure absolument de caractère, on adopte les bandelettes. Mais ce genre sied rarement bien, et peu de femmes consentent à soumettre leur beauté à pareille épreuve. Il faut avoir pour cela un physique d'un style pur irréprochable. Or, il y a encore beaucoup en France, et particulièrement à Paris, de minois Louis XV, ce qui n'est précisément pas le caractère des contemporaines d'Alexandre le Grand.

Pas grande variété à signaler dans la forme des robes. Le fourreau l'emporte toujours sur toutes les autres coupes. Les jupes se portent très longues et les corsages assez ouvragés. On continue à employer, comme garniture, la fourrure ou les rouleaux de peluche. La passementerie et la soutache fine signaleront l'approche du printemps. Au bal, les corsages se décollettent en cœur, très arrondis ou à l'Agnès Sorel. La mode des draperies et des berthes s'accroît autour du décolleté. Quant aux manches, on en porte plus qu'autrefois. Les gros bouillons, serrés au bras par un bracelet de ruban ou de dentelle, et renouvelés de la fin du règne de Louis-Philippe et du commencement de l'Empire, sont assez adoptés.

Les sorties de bal se font très claires, en soie ou en lainage bourru, doux et soyeux, ouatées ou doublées de fourrure. Une étole blanche en chèvre du Thibet les embellit beaucoup. On fait, pour jeunes femmes, des mantes vraiment belles, en soie brochée de nuances vives, et doublées de satin d'une teinte rappelant une de celles du broché. Dans ce cas, le manteau doit être long, traînant même un peu, et assez ample sans être trop

épaulé. Sur la tête, on jette négligemment une écharpe de dentelle blanche ou crème; ou bien une autre, en soie légère et crépelée, bleue, rose, mauve, jaune ou ivoire. Quelques mondaines savent, avec un art consommé, se parer de ces riens.

Dans les vêtements de ville, la vogue est toujours à la jaquette allongée ou à la redingote écourtée, ce qui revient au même. Pour grande toilette cependant, à une messe de mariage par exemple, on porte beaucoup le collet Henri II, formé de trois pèlerines superposées, et orné, au bord, d'un petit dépassé de fourrure; une ample pèlerine en dentelle Renaissance ou Richelieu, légèrement bise, retombe sur les épaules et augmente la richesse de ce manteau.

Je ne conseillerai pas ce vêtement aux femmes fortes. Mais aux autres, tout va bien. Et puis, je vous l'ai dit, à moins d'exagération, ce qui est à la mode n'est jamais laid quand c'est bien porté.

Pour les bébés, avec le mauvais temps, on a dû écourter un peu les blouses hollandaises ou les douillettes greenaway. Ne nous en plaignons pas; cela donnait à nos lutins un petit air de chat botté, gentil peut-être comme mutinerie, mais très encombrant pour ces mignons quand ils voulaient se livrer à quelques bonnes parties de cerceau ou de cache-cache. Je reviendrai, du reste, un de ces jours sur la mode qui leur est absolument personnelle.

Mais je ne veux pas terminer ma causerie sans vous dire un mot des messieurs pour lesquels, dit-on, une grande révolution va s'opérer: on parle de l'abolition de l'habit pour tous les hommes faisant partie du cortège à un mariage, même pour le marié. Je vous donne la nouvelle; c'est un bruit qui court. Je doute de la réalisation de cette mode. Cependant, mon devoir est de vous avertir de tout ce qui se dit dans les coulisses de la fashion. Et je n'y faillirai pas.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous sortons du laboratoire de M. Guerlain, 15, rue de la Paix, ce chimiste qui met tout son savoir à créer, pour vous, mesdames, les plus exquis parfums et les plus délicates parfumeries, tant pour l'hygiène de votre beauté que pour votre coquetterie. Préservez votre teint des efflorescences causées par les veilles répétées, en usant de la Crème émolliente au suc de concombre, et de la lotion Guerlain qui s'emploie naturelle ou coupée d'eau. Exquise cette lotion, qui est bien la meilleure des eaux de toilette. Pour les personnes dont la peau se plisse facilement, rien de bon comme l'Eau de benjoin,

et pour celles dont le sang afflue au visage, surtout après les repas, la Crème froide de limaçons combattra et atténuera cette disposition. L'emploi de la poudre de Cypris achèvera de vous prémunir contre les mauvais effets de la bise, et du passage du froid à une température chaude. L'Eau de Cologne Impériale russe mérite son grand succès, elle n'est en rien critiquable; c'est la meilleure des eaux de cette espèce. Ajoutons que le Guildo et le Jicky sont les parfums en vogue, et ils méritent cette vogue par leur arôme exquis.

Explication des Gravures noires

(pages 13 et 15)

Costume de diner en satin blanc broché. — La jupe à demi queue et le tablier plat légèrement mouvementé à droite. Au bas, une blonde espagnole en volant avec tête de plumes roulées. Cette garniture tourne autour de la queue et remonte à gauche jusqu'à la taille, où elle correspond au galon de plumes placé au bord droit du corsage, dont elle est séparée par la ceinture de satin plissée.

Le corsage se croise en draperie; le côté droit froncé transversalement au-dessus de la ceinture.

Manche épaulée, s'arrête au tournant du coude; touffe de bluets à l'épaule gauche.

Bas blancs. Souliers de satin noir.

Gants de Suède citron clair.

Groupe de fantaisies pour coiffure :

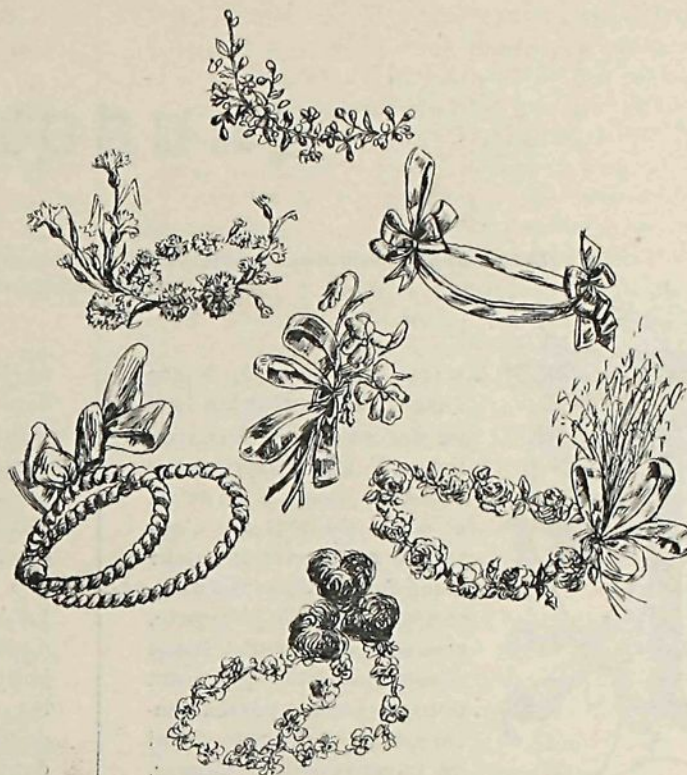
Couronne Cérès pour mariée. — Petite garniture en bluets posée très en arrière, autour du chignon grec.

Coiffure de soirée, formée d'une cordelière en métal doré, puis d'une seconde plus petite; les deux réunies par un lien en ruban rose; nœud de côté.

Nœud en ruban attachant un bouquet de violettes. — Se place au corsage ou dans les cheveux.

Couronne de roses effeuillées, nouée d'un étroit ruban avec aigrette d'avoine dorée.

Coiffure en filigrane imitant des pensées. — Sur le côté pouf en plumes blanches ou de couleur pâle.



Fantaisies pour coiffure de bal ou de soirée.

De M. Lenthéric, 243, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Explication de la Gravure coloriée 4868

Toulette de diner ou de réception. — Traîne et corsage en broché sur fond vert d'eau, tablier et devant de corsage en bengaline rosée. Sur le tablier s'étagent trois chevrons en velours mordoré, dont la pointe est piquée d'un chou en velours. Ces chevrons se perdent sous la cascade de dentelle qui relie la traîne, traîne dont le bord se drape en coquilles; les plis arrêtés par un chou

Au corsage, bretelle en velours finissant sous celui qui

forme un V, et dont la pointe s'ajuste par un chou sur celle du corsage.

A l'entournure une haute dentelle piquée, sur l'épaule, d'une aigrette rosée.

Bas de soie blancs. Souliers en satin rosé.

Gants de Suède mastie.

Dans les cheveux, roulés à la grecque, bouclettes de tresse d'or et tête de plume rose.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

COMMENT ON RENDAIT LE PAIN BÉNIT A VERSAILLES, SOUS LOUIS XIV

« Douze grands gâteaux sont portés par douze suisses en livrée. Tambours, trompettes et fifres marchent en avant. Les carrosses couverts de banderoles, avec les armes du seigneur qui rend le pain bénit, suivent. Le maître d'hôtel du quartier, portant sa baguette, marche derrière; de plus, l'aumônier en surplis et le contrôleur général de la maison accompagnent le pain bénit à l'église.

« On le coupe en morceaux, on en envoie, par le maître d'hôtel, au roi, aux princes et aux princesses, et à toute la famille royale. »



CAUSERIE

Une première représentation. — Soirées téléphoniques et autres. — L'influenza et la morphine. — Guerre à l'embonpoint.



J'AVAIS, hier soir, la bonne fortune de me trouver dans un des salons de Paris où l'on a le plus d'esprit, sans chercher jamais à en faire, et où le meilleur ton d'autrefois se conserve autour d'une femme de haute naissance, jadis belle à miracle, chasserresse comme Diane elle-même, mais qui, avant tout, posséda et possède encore un don très rare, celui de la conversation. Causer, c'est-à-dire lancer la balle d'une main sûre, provoquer les autres à la renvoyer, contredire tout juste assez pour exciter la verve de ses partenaires, écarter d'un mot la banalité, la méchanceté courante, le sot dénigrement, c'est un art en effet, un art qui ne peut s'exercer qu'en petit comité, entre gens habitués à le pratiquer ensemble, car on ne se figure pas un intrus dérangeant la partie bien engagée par une série de questions malencontreusement posées sur votre santé ou celle de vos proches, une remarque touchant la température et d'interminables doléances relatives à la coqueluche des enfants. Un salut, un bonjour échangés à la hâte, et chaque nouvel arrivé entre dans le jeu avec toute la souplesse dont il est capable.

Le soir en question, cependant, chacun faisait silence pour mieux goûter le plaisir d'entendre une voix jadis célèbre, qui maintenant a perdu de son éclat, mais qui restera pénétrante jusqu'au dernier souffle, une de ces voix italiennes, sœurs de celle de feu Mario, chanter des fragments de vieux opéras, dédaignés par les imitateurs de Wagner : *La Cenerentola*, *Un Ballo in maschera*, *Marta*. Marta surtout, — la fameuse romance devenue vulgaire, — comme tout ce qui obtint un succès universel, l'adorable cavatine qui évoque, pour les gens de ma génération, la figure d'une Nilsson, jeune et gaie, lançant des fusées de notes étincelantes à travers une action pleine de grâce et de mouvement. Hélas ! la blonde et svelte diva est aujourd'hui une femme attristée qui ne recherche plus les enivrements de la scène, et Flotow, à la suite de Donizetti, s'est effacé devant les musiciens savants de l'école moderne, lesquels tiennent en mépris, on le sait, la mélodie pure et simple. C'était vieillot, bizarre à l'égal d'une apparition de fantômes, et très

agréablement mélancolique, cette façon de dire, dans un style irréprochable, des choses charmantes passées de mode, tandis que d'anciens abonnés de la salle Ventadour, aux cheveux blanchis comme ceux du musicien lui-même, s'extasiaient, avec des bravos murmurés, en réclamant encore ceci ou cela et en rappelant, par une anecdote, les beaux jours de Rubini, de Lablache, de M^{me} Penco... Où sont les neiges d'antan?... De grandes gerbes de lilas blancs jaillissaient, en l'honneur du 1^{er} janvier, dans tous les coins du salon, de dimensions moyennes, doucement éclairé par deux ou trois lampes, dont la lueur discrète pâlisait encore le jaune pâle des tentures, s'arrêtant ici sur un pastel de Latour, là-bas sur des portraits d'aïeules poudrées ou d'ancêtres en habits militaires du siècle dernier. On se sentait reporté aux élégances du Théâtre-Italien qui, en se fermant, marqua la fin d'un monde.

Tout à coup, certaine douairière dit, en essuyant des larmes d'attendrissement :

— Il faut accorder une chose à cette pédante de musique nouvelle que je ne peux souffrir : elle est bien plus morale que celle de mon temps. Autrefois, quand M. de L., qui eut été un ténor fameux dans l'Europe entière s'il n'eut porté l'un des beaux noms de France, chantait *Plaisir d'amour*, tous les cœurs battaient affolés et la femme qu'il avait regardée en soupirant ces deux mots était une femme perdue.

Les moins vieux d'entre nous se mirent à sourire. Elle reprit gravement :

— Je l'ai vu en regarder ainsi deux ou trois... Je suis sûre de ce que j'avance... et, croyez-moi, elles étaient bien excusables !

Puis, après un instant accordé à ses souvenirs, elle reprit :

— Ce n'est pas la musique de M. Bourgault-Ducoudray qui fera tourner aucune tête.

Et on fut amené à parler de *Thamara*. Nous avions, presque tous, assisté à la première représentation et nous étions d'accord : un assez beau duo au second acte, quelques jolis airs de ballet d'un caractère bien oriental et, à la fin, un chœur très remarquable... Mais aucune puissance dramatique, malgré les apparitions spectrales qui poussent la belle M^{lle} Domenech à de si étranges contorsions, malgré le coup de couteau qui tranche des amours prétendues frénétiques, malgré le suicide de la meurtrière dans le superbe décor de Bakou. Car la scène

est à Bakou, au pays du pétrole, et, — Constance vous l'a déjà dit, — Thamara n'est pas du tout la reine de ce nom, l'héroïne géorgienne, c'est une nouvelle Judith, éprise de l'implacable vainqueur qu'elle tue pour délivrer son peuple. Il est à remarquer que toutes les Judith mises au théâtre ou chantées par les poètes sont amoureuses d'Holopherne, celle de M^{me} Emile de Girardin comprise ! C'est contraire peut-être aux données de la Bible, mais il faut avouer que cet amour, conçu à première vue et qui doit augmenter outre mesure l'horreur naturelle qu'une femme éprouve à verser du sang, ajoute beaucoup d'émotion au sujet.

Du reste, la fable de Thamara n'est pas empruntée tout entière au livre de Judith; Bakou possède encore une *Tour de la jeune fille* à laquelle se rattache cette légende caucasienne. M. Bourgault-Ducoudray, — un grand érudit en musique qui aborde tardivement le théâtre, — a brodé sur un thème à demi-réel, car l'histoire ne parle pas de l'assassinat de Nouredin, des arabesques pleines de couleur locale sans doute, mais qui laissent le public un peu froid. Heureusement, la féerique mise en scène de *la Tempête* et la danse incomparable de Rosita Mauri viennent ensuite réveiller l'enthousiasme somnolent. Quelle idée ravissante a eue M. Ambroise Thomas de collaborer avec Shakespeare pour nous donner ces rondes de lutins, de papillons et de libellules, dans l'île enchantée où la jeune Miranda grandit sous la garde de Caliban et d'Ariel !

On n'imaginait jamais rien de plus poétique. Et quelle aérienne créature que cette Mauri, qui a l'air de dire : — Je suis née oiseau, tout cela est naturel et improvisé, regardez mes ailes..., mais j'ai dessous, ne vous y trompez pas, des muscles d'acier; je piaffe, je saute, je bondis aussi bien que je vole. Je décroche, en me jouant, les étoiles.

Il est amusant de constater la fascination que la danse de leurs camarades exerce sur les danseuses au repos. Tout l'amphithéâtre était garni de sujets chorégraphiques plus ou moins brillants, M^{lle} Subra et M^{lle} Torri en tête, cette dernière, très sommairement et pourtant magnifiquement couverte de velours vert pistache, les deux manches à gigots énormes encadrant la chair brune de son visage mutin et de son opulente poitrine. Par devant, le corsage était long et drapé en plis que l'on eût cru disposés par la main d'un sculpteur; mais, derrière, une espèce de tablier de satin blanc se relevait jusqu'à la naissance des épaules, retenu là par une pierre précieuse. Effet comique assurément, mais une belle prestance sauve tant d'excentricités ! Mise avec un goût plus sobre était M^{me} Melba : toute en gaze chiffon rose pâle, aux molles broderies retombantes; les cheveux défaits dans le dos en catogan, et le visage très fin, d'une distinction un peu froide, se cachant volontiers derrière un immense éventail de plumes roses. Cinq ou six rangs de perles serrés au cou selon une mode seyante et généralement suivie.

Quelle que soit la musique, c'est un brillant spectacle que celui d'une salle de première à l'Opéra. Pourquoi le reste du temps ces mêmes loges ne nous présentent-elles que des toilettes défraîchies ? Dans l'éclat prestigieux de leurs diamants tout neufs se produisaient deux jeunes mariées : M^{mes} de Périgord et de Sesmaisons. — Moins fraîches, mais gardant l'attitude assurée que donnent de longs triomphes, trônaient deux marquises : M^{me} de Galliffet, vaporeusement blanche, et M^{me} d'Hervey Saint-Denis, très *décorative* en velours rouge bordé de fourrures sombres qui tranchaient sur la neige des épaules. La plus jolie femme eût été peut-être M^{me} Porgès tout en satin rose, si une délicieuse tête blonde ne se fût montrée à demi dans l'ombre où elle croyait éviter les regards; mais la médisance et la curiosité ont des yeux de lynx; toutes les deux s'évertuent à l'envi, pour le moment, contre cette jeune et belle personne qui, appartenant au grand monde, songe à épouser *le Cid*, *le Prophète*... Mon Dieu, oui, Jean de Reszké.

Il ne faut pas oublier le côté masculin : les clubs étaient élégamment représentés. De sa baignoire d'avant-scène, le prince de Sagan décernait un regard approbateur à telle spectatrice, encourageait d'un bravo telle danseuse, évidemment persuadé de la haute importance de son rôle, le rôle d'un arbitre infailible qui lance les débutantes et consacre les réputations. Dans les couloirs, c'était un bourdonnement de conversations, un flot de promeneurs presque aussi nombreux qu'aux jours de bal, et la traine des manteaux de peluche, doublés de chèvre du Thibet ou de renard argenté, balayait le grand escalier; de jolies têtes, coiffées d'un bouquet de plumes ou d'un croissant de diamant, se dressaient fières et coquettes au-dessus du haut collet Médicis à garniture de plume ou d'orfèvrerie.

De grâce, mesdames, mettez plus souvent toutes voiles dehors, afin que l'on cesse de dire que l'Opéra reste livré à des étrangers en redingote et à des voyageuses en chapeau ! Toutes semblaient satisfaites de leur soirée, et Thamara ne comptait pas pour grand chose dans cette satisfaction. Elles s'étaient fait voir, elles avaient eu le plaisir de s'envoyer de petits signes d'une loge à l'autre et de gazouiller entre elles dans le vestibule en attendant leurs voitures. Se faire voir et causer, tout le plaisir est là; aussi ai-je peine à croire que les soirées téléphoniques, comme celle qui a été donnée dernièrement dans un salon de l'aristocratie juive, s'acclimatent à Paris.

— Figurez-vous, m'a raconté l'une des invitées, que l'on a commencé par s'asseoir en cercle, un tuyau appuyé à chaque oreille... c'était d'un drôle ! Chacun avait envie d'éclater de rire. J'avais demandé, moi, à entendre *Lohengrin*. Rien, silence absolu... Il ne faut pas s'en étonner, c'était au milieu d'un entr'acte. Quelqu'un de mieux avisé a désiré communiquer avec le Théâtre Français, et s'est écrié aussitôt : « Tiens, la voix de Got ! » — On jouait *l'Ami Fritz*. — Nous avons eu



Toilette de soirée ou de dîner en broché crevette et soie glacée, garnie de fourrure ragonda.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Toilette de soirée en broché crevette garnie de fourrure ragonda. — Tablier broché encadré par des bandes de fourrure qui se continuent tout autour de la longue traine en soie glacée crevette.

Le bas du tablier, ainsi que la partie de la jupe que laisse voir le gros pli soulevé, sont garnis de créneaux en ragonda.

Le corsage en pointe est froncé d'un côté seulement; l'autre côté garni en biais d'une bande de fourrure cachant la fermeture; le décolleté est orné de fourrure disposée en créneaux.

Manche courte, bouffante, avec nœud-hirondelle sur l'épaule; un semblable à la naissance du gros pli, mais placé la tête à la naissance du pli.

Bas de soie blancs et souliers de satin noir.

Gants de Suède blancs.

Dans les cheveux, massés de-

vant, une étoile en diamants. Eventail en dentelle, point à l'aiguille, avec monture de nacre ciselée et gravée.

GROUPE DE FANTAISIES APPLIQUÉES A DIFFÉRENTS USAGES :

Pèlerine en gaze brodée. — Se jette, au théâtre, sur les épaules. Une ruche en gaze est montée sur un très haut poignet en soie sur lequel les plis sont assujettis.

Au bas de ce poignet, se monte un très haut volant de gaze brodé festonné, dont le bord-encolure aura été arrondi; fronces ou plis réduisent cette encolure à la largeur voulue. Flot de velours assorti. Très commode et pratique.

Rabat petit abbé en crêpe lisse ou gaze de soie crème, citron ou de nuances très claires. — Une ruche tuyautée, genre fraise, se pose sur un étroit poignet qui s'agrafe derrière; le rabat, en gaze

très finement plissée, se monte devant après le poignet.

Cette gentille fantaisie se met sur tous les costumes de lainage, drap et soie.

Elle termine agréablement une toilette simple et la rend plus habillée.

Fichu en soie ajourée bleu pâle. — Agréable à mettre soit sur la tête, soit sur les épaules.

Tablier de jeune fille, pour servir le thé, en soie Pompadour. — La soie fond crème et bouquets Pompadour.

L'ourlet marqué par un point russe en grosse soie de couleur vive rappelant l'une des couleurs des bouquets.

Ce point se retrouve marquant la tête de la poche, qui est froncée au bas, au milieu de la ceinture et à l'encadrement de la bavette, qui est froncée à la taille et plus légèrement à la partie carrée de l'échancrure du haut.

Cocarde en ruban servant à cacher les épingles qui fixent le haut de la bavette.

Tablier pour lunch. — Se fait en soie légère et se garnit de velours.

Tour de taille en soie, divisé par des fronces en deux petits bouillonnés; le tablier s'y monte par des fronces.

Au-dessus de l'ourlet, deux velours.

Velours, marquant l'ouverture verticale des poches intérieures, part d'une cocarde en velours.

Bavette composée d'une pièce encadrée par des draperies croisées à la taille, avec l'encolure arrondie garnie d'un fin plissé et d'un velours noir piqué, aux épaules, d'un petit nœud-papillon.

Tablier pour fillette faisant les honneurs d'une collation à ses amies. — Une cretonne crème unie.

Le tablier rehaussé d'une dentelle avec trois rangs de point russe au-dessus.

Petite bavette coulissée à la taille, entourée d'une dentelle et d'un point russe; les poches avec le même ornement.

Employer pour la broderie du coton rouge ou de la soie lavable même couleur.



Pèlerine en gaze brodée pour jeter sur les épaules au théâtre.

Rabat petit abbé.

Tabliers de jeune fille pour five o'clock. — Fichu en soie ajourée à jeter sur les épaules.

ensuite des chansons d'Yvette Guilbert, un peu de *Manon*, je ne sais quoi encore, mais vous avouerez que l'idée est singulière d'inviter les gens à venir se taire chez vous, deux cornets acoustiques collés aux oreilles !

Soirées paisibles en effet, soirées discrètes qui conviennent à un temps d'influenza. Cette maladie mystérieuse, très souvent foudroyante, semble usurper le rôle de la peste ou de la guerre pour réduire le chiffre des populations.

Une rivale de l'influenza, c'est la morphine, qui a fait mainte victime en ces derniers mois. Par une sorte de lâcheté absurde, on se précipite dans la mort pour éviter des maux qui pourraient n'être que passagers. C'est ainsi que M^{me} Emile de Girardin s'est éteinte à peu près de la même manière que la duchesse de Chaulnes.

Depuis bien longtemps, on ne parlait plus de cette femme, jolie autant que frivole, qui avait disparu du monde à la suite du lamentable naufrage de son honneur. Elle était allée traîner à Genève une vie passablement misérable, qui devait lui faire regretter l'opulence créée autour d'elle dans le magnifique hôtel de la rue Pauquet où, sous l'Empire, une cour assidue s'empres- sait dans la ruelle de cette blonde exquise. — Nous avons dit dans la ruelle comme s'il s'agi- sait d'une précieuse du bon temps ; c'est qu'en effet, M^{me} de Girardin avait l'étrange habitude de recevoir couchée sur un lit de parade, où elle apparaissait languissante, parmi les malines et les nœuds de rubans. Ce lit, dressé sur une estrade que recouvraient des peaux d'ours blancs, était placé au milieu d'une chambre en dentelle tendue sur du satin bleu pâle, avec des guirlandes de roses courant le long de la corniche et dans les rideaux. Des groupes de vieux Saxe, sans prix, garnissaient les consoles et la cheminée. Tout l'ameublement était en rapport avec cette gracilité, cette mignardise qui était le caractère de sa beauté, une beauté sans âme, mais non pas précisément sans esprit, comme l'insinuent les rares journaux qui par- lent d'elle. Certes, elle était écrasée par le sou- venir de la muse qui s'était nommée avant elle M^{me} de Girardin, l'auteur de la *Judith* dont

nous parlions tout à l'heure à propos de *Tha- mara* ; mais, sans posséder aucun talent, elle était loin d'être sotte, ou plutôt sa seule sot- tise était un excès de vanité. La prétention qu'elle affichait d'être fille naturelle d'un prince, n'avait rien de justifié, l'enlèvement qui donna lieu à ce bruit ayant eu lieu après sa naissance ; elle aimait par dessus tout la flatterie et se montrait friande de conquêtes nouvelles, dédaignant très vite l'en- cens refroidi des amitiés une fois acquises, mais elle n'était pas dépourvue d'intelligence et sa grâce eut suffi à lui faire tout pardonner.

Qu'est devenu le portrait par Amaury Duval qui la montre en robe de gaze verte, détachée, semble-t-il, d'une fresque de Pompéi ? Il datait des environs de 1865, année où sa petite fille, la compagne des jeux du Prince impérial, mourut à Biarritz, soignée, avec tant de bonté, par l'impé- ratrice. Peut-être, si elle eût vécu, cette enfant adorée aurait-elle été une sauvegarde pour la jeune mère ; une autre fille, qui naquit ensuite, n'apporta dans sa vie que la désolation et la honte. Repoussée par son mari, elle ne sut retenir aucun dévouement autour d'elle, et cher- cha, dit-on, l'oubli dans une habitude pernicieuse qui décida de sa fin.

La morphine, voilà le péril du moment pour les faibles qui ne veulent pas souffrir. D'autres, comme le malheureux Guy de Maupassant, essayent de stimuler leurs facultés cérébrales au moyen de l'éther et passent du génie à la folie. Moins excusable encore est l'abus des drogues amaigrissantes. Combien connaissons-nous de jeunes femmes, très malades pour s'être appli- quées à n'avoir plus que le tour de taille d'une poupée !

— Qu'est-il donc arrivé à madame X... ? de- mande-t-on stupéfait devant l'ombre d'une per- sonne naguère éclatante de fraîcheur — Rien, mais elle s'est fait maigrir. — Et la dame vous dit triomphalement : « J'ai perdu trente-deux livres ! »

— Soit, mais vous avez perdu en outre beau- coup d'autres choses : jeunesse, santé, etc. Je ne vous en fais pas mon compliment !

T. B.

PENSÉES ET MAXIMES

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans les vases d'or ; elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

(JULES SANDEAU.)

Il faut qu'un enfant sache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes qu'un simple déguisement de la vérité.

(ROLLIN.)

Plaisantez peu pour que vos plaisanteries soient innocentes, il leur pousse vite des griffes.

(AUGUSTA COUPEY.)

L'amitié est une chose si rare que, n'eût-elle duré qu'un jour, on doit en respecter jusqu'au souvenir. Insulter à ses amitiés éteintes, c'est faire le procès à son propre cœur.

COURAGE DE FEMME

(SUITE ET FIN)



ARRIVÉE à ce moment émouvant, tante Ninie s'arrêtait et me regardait pour juger de l'effet produit.

J'ai toujours soupçonné le voisinage du Gymnase — où elle ne mit jamais les pieds, d'ailleurs, — d'avoir quelque peu contribué à lui donner l'âme d'une cabotine. En tout cas, elle devait être contente de son succès, car elle me voyait au bord de ma chaise, les yeux hors la tête, nez en l'air, bouche bée, écoutant, avec un intérêt qui ne faiblissait jamais, cette histoire vingt fois entendue.

— Et alors ? lui demandai-je.

Elle faisait ranimer la braise de sa chauffe-rette, y mettait frileusement les pieds, prenait un nouveau morceau de jujube, et recommençait.

— ... Enfin, après quelques minutes mortellement longues, j'arrivais au but, je saisis la clef restée dans la serrure, je la tournais, je poussais la porte... A ce moment, je crus tout perdu.

Depuis longtemps, on n'avait pas eu l'occasion d'aller au grenier, si bien que cette porte, rouillée, rendit sous ma poussée un son aigu, plaintif, qui traversa toute la chapelle et me glaça jusqu'aux os.

— Qu'est-ce qui se passe là-haut, mille tonnerres ? grommela un soldat.

Je m'étais redressée, frémissante — et j'apercevais les fugitifs pâles, immobiles, collés à la muraille.

Notre dernière heure était venue.

Heureusement, comme je l'ai dit, il faisait grand vent et, au moment même, une terrible rafale secouait la toiture de la chapelle.

Une autre voix reprit :

— Dors donc tranquille, grande bête ! C'est le vent !

Le premier soldat écouta encore un bouf de temps, puis s'étendit, se rendormit... Nous étions sauvés, du moins pour le moment.

La porte n'était qu'à moitié ouverte, assez cependant pour qu'on pût entrer. C'est ce que je fis, non sans avoir attendu que le silence, en bas, fût complètement rétabli. Ils me suivirent les uns après les autres, assez facilement pour la plupart, sans être obligés de pousser davantage la porte, ce qui était bien important, tu comprends, car un nouveau grincement nous aurait certainement perdus.

Tu ne peux te figurer la joie, la reconnaissance de ces hommes une fois qu'ils furent tous réunis dans le grenier. Ils pleuraient, se mettaient à genoux, embrassaient le bas de ma robe. On

aurait cru que je les avais définitivement sauvés. Hélas ! le danger était toujours là, menaçant, terrible...

— Reposez-vous, leur dis-je, étendez-vous sur la paille. Ici, vous êtes à peu près en sûreté. Dès qu'ils seront partis, vous n'aurez plus rien à craindre et vous pourrez partir à votre tour. Reposez-vous, dormez, et comptez sur moi si quelque nouveau danger vous menace...

Je les quittai et sortis par la porte à demi ouverte, en ayant soin de la laisser telle quelle. Sans doute, il aurait mieux valu la fermer entièrement, mais tu comprends bien que c'était impossible, à cause du bruit qu'elle aurait fait...

Mon retour le long de la corniche s'effectua sans encombre. Seule, je me sentais plus légère, plus adroite ; je glissais comme une souris. Au bout de quelques secondes, j'étais dans la pièce d'entrée, et j'y retrouvais ces deux dames, qui m'attendaient anxieusement.

Chacune me reçut d'une façon différente. M^{me} Maréchal, sévère et sèche, me fit des reproches cruels : « On ne se conduisait pas ainsi... C'était risquer ma vie et la leur... il fallait les laisser dehors... j'étais une sotte, etc., etc... »

M^{me} Badouillet, au contraire, m'approuvait, me défendait : « On ne pouvait pas repousser la prière de ces pauvres fugitifs... C'eût été une infamie... » Et cette bonne grosse femme me serrait sur son cœur, m'embrassait, heureuse de me revoir, essuyant les larmes qui coulaient de son œil unique. Je t'ai dit qu'elle était borgne, n'est-ce pas ?

Et nous nous rassimes toutes les trois, commentant à voix basse les événements imprévus et terribles qui s'abattaient sur notre existence si paisible jusque-là. Quelle situation en effet, mon enfant ! Sentir tous ces hommes ennemis si près les uns des autres... Songer à ce qui pouvait arriver si ces malheureux étaient découverts ! C'était affreux. Si affreux même, que M^{me} Maréchal proposa de nous enfuir, de courir dans la nuit, à travers champs, jusqu'à Corbeil, et de les laisser s'arranger entre eux, comme ils pourraient. Ce fut l'expression dont elle se servit. Nous repoussâmes son projet avec indignation, M^{me} Badouillet et moi, et nous restâmes longtemps, longtemps, à chuchoter, en appelant de tous nos vœux la fin de cette interminable nuit...

Les premiers rayons de l'aube commençaient à paraître, nous entrevoyions le moment où allaient se terminer nos angoisses... Ah ! bien oui !... Voilà tout à coup, sur la route, un galop de chevaux qui se rapproche, se rapproche... Qu'est-ce encore ?... Nous écoutons... Les che-

vaux s'arrêtent... Un bruit de voix... Il était dit que tout le monde nous rendrait visite cette nuit-là.

Comme la première fois, on frappa; comme la première fois aussi, ce fut moi qui allai ouvrir.

Un homme était devant moi, entouré de quelques hussards qui avaient mis pied à terre.

— Ils sont ici, hein, citoyenne? me demanda l'homme qui n'était pas un militaire, lui, mais quelque commissaire du gouvernement, sans doute. Il était gros et paraissait essoufflé d'être venu si grand train.

Je tressaillis, mais repris vite mon sang-froid.

— Ici?... Qui?...

— Vous le savez bien. Ces gueux de Girondins!

— Il n'y a ici que les soldats arrivés hier, comme vous le savez peut-être...

— C'est ce que nous allons voir.

Il fit signe à un des cavaliers de tenir son cheval et en descendit péniblement avec un « ouf! » de satisfaction en touchant le sol. Il n'était assurément pas habitué à ce genre d'exercice. Il portait un vêtement noir, avec de grosses bottes et des plumes au chapeau. Sa figure ronde et blanche semblait bonne au premier aspect, mais le regard de ses petits yeux enfoncés dans la graisse était faux, cruel.

Il entra, suivi de deux hussards, et se dirigea droit vers la chapelle. Dès qu'on l'aperçut, un grand mouvement se fit. La masse noire des soldats se mit à s'agiter, à grouiller, avec un cliquetis sonore de sabres et de fusils sur les dalles. Tout le monde fut bientôt sur pied. Le chef des soldats vint au nouvel arrivant et salua. Nous comprîmes que ce gros homme était quelque important personnage.

Un colloque à voix basse s'engagea aussitôt entre eux. Demeurées près de la porte, nous écoutions de toutes nos oreilles, mais nous ne pûmes rien entendre. Nous devinions seulement, d'après les gestes, que le commissaire interrogeait le capitaine, et que celui-ci répondait négativement. Nous redoutions de les voir lever la tête en l'air et apercevoir la porte du grenier toujours entrouverte, là-haut, sur la muraille grise. Il me semblait qu'elle était énorme, cette petite porte; qu'elle devait attirer tous les regards, qu'elle crevait les yeux, comme on dit...

Il n'en fut rien cependant, car le commissaire, cessant de parler au capitaine, vint à moi, et me regardant avec cet air en dessous que j'avais remarqué et qui ne disait rien de bon :

— Alors, on est bien sûre, citoyenne, qu'il n'y a personne d'autre ici que ces hommes-là?

(Il montrait les soldats en train de se secouer, de se brosser.)

Je le regardai bien en face et répondis :

— Personne!

Il fit la même question à M^{me} Badouillet, qui, vaillamment, lui fit la même réponse. Puis à M^{me} Maréchal. Je crus qu'elle allait parler, nous trahir. Je lui lançai un regard où je mettais toute ma volonté.

Elle hésita un moment; puis, les yeux à terre :

— Je ne sais pas... J'ai dormi... Je n'ai rien vu, rien entendu.

— Eh bien, moi, j'en sais plus long que vous, fit le commissaire. Des paysans m'ont affirmé que les Girondins sont entrés ici, qu'ils y ont passé la nuit, qu'ils y sont encore. Est-ce vrai?

Nous nous tûmes toutes trois.

— Réfléchissez bien, citoyennes. En cachant chez vous des traîtres, des ennemis du peuple, vous savez à quoi vous vous exposez?

C'était effrayant, va, mon petit, cet interrogatoire au milieu de ces hommes qui nous dévisageaient, nous regardaient jusqu'au fond de l'âme!

Je compris, je sentis que M^{me} Maréchal faiblissait, que tout était perdu. Elle remuait déjà les lèvres... Elle allait prendre la parole... Je ne lui en laissai pas le temps, et, payant d'audace :

— Puisque vous doutez, citoyen commissaire, faites tout visiter. Je vous conduirai où vous voudrez.

Devant mon assurance, il hésita, et je crus qu'il allait renoncer à toute idée de poursuite, quand une voix s'éleva :

— M'est avis que s'il s'est manigancé quelque chose, c'est de ce côté-là!

Un soldat, celui qui s'était réveillé cette nuit sans doute, un petit chafouin, l'air mauvais, montrait de la main la corniche et la porte du grenier. Mes jambes tremblèrent sous moi...

Je pensais aux malheureux qui étaient là-haut, derrière cette porte, sans armes, sans défense possible, entendant ce qui se disait. Je maudissais l'idée que j'avais eue de céder à leur prière, de les accueillir. Dehors, ils auraient couru d'aussi grands dangers, peut-être, mais sans que j'y fusse pour rien... Ils auraient pu lutter, s'échapper, fuir, que sais-je? mais là, là, près de moi, par ma faute... C'était horrible, je me sentais devenir folle...

Après avoir rapidement interrogé le soldat — oh! comme je l'aurais tué, le misérable! — le commissaire se tourna vers moi.

— Eh bien, citoyenne, puisque tu le proposes, sers-nous de guide. Conduis-nous là-haut, à cette porte... Un grenier sans doute?...

Je fis signe que oui. Je n'aurais pu parler, tant j'avais la gorge sèche.

— Quelques hommes avec moi, et allons!

Ce fut alors, mon enfant, le moment le plus terrible. Il me fallut une force dont je me croyais incapable pour ne pas m'évanouir. Je me raidis cependant et me dirigeai vers l'escalier qui conduisait à la corniche, cet escalier que j'avais gravi quelques heures auparavant avec les fugitifs. Le commissaire me suivait immédiatement, puis le capitaine et plusieurs soldats.

Qu'espérais-je en obéissant? Pour sauver les Girondins, il eût fallu un miracle. Mais j'avais lutté jusque-là, je voulais lutter jusqu'au bout. Et puis, franchement, je ne savais trop ce que je faisais. J'agissais comme un automate. On m'avait dit d'aller là, j'allais là, voilà tout.

J'arrivai bientôt à la corniche. Le commissaire

me suivait péniblement, vu sa corpulence. Il semblait en outre fort maladroit, fort embarrassé de sa grosse personne.

Quand il fut en haut de l'escalier et aperçut la corniche, où j'avais déjà fait un ou deux pas :

— Oh ! oh ! c'est étroit ! murmura-t-il.

Il hésita. Mais il vit, en bas, tous les soldats qui le regardaient, la tête en l'air. Piqué d'amour-propre, il me suivit lentement, s'appuyant à la muraille, ne posant ses pieds que l'un après l'autre, avec d'infinies précautions. Je t'assure que si la situation n'avait pas été aussi affreuse, elle eût été grotesque. Mais je n'avais pas envie de rire, je t'en réponds !

A ce moment, deux questions, deux seules questions tourbillonnaient dans ma tête. Que fallait-il faire ?... Ou bien courir rapidement en avant et me joindre à ces malheureux pour mourir avec eux ? Ou bien me précipiter sur les dalles de la chapelle et m'y briser le crâne ?

Et cependant, j'avais, j'avais toujours, m'attendant, d'un moment à l'autre, à voir la porte se fermer, poussée instinctivement par les pauvres gens comme un frêle et inutile obstacle à une capture certaine, et je m'intéressais tellement à leur sort, que j'oubliais mon propre danger.

Nous étions arrivés au milieu du passage, quand soudain le commissaire s'arrêta, et se tournant vers ceux qui le suivaient :

— Des toiles d'araignée ! fit-il.

Et il montrait de la main l'entrée du grenier.

En effet, par un hasard providentiel, une grande toile d'araignée, déchirée au moment où j'avais ouvert la porte, était restée pendue au chambranle, et, pendant les quelques heures de nuit, l'insecte, tendant activement de nouveaux fils, avait réparé en partie le mal causé. Ces nouveaux fils traversaient dans toute sa largeur l'espace laissé vide par la porte entrouverte, et il ne pouvait venir à l'idée de personne que, cette nuit même, des hommes soient passés par là sans tout rompre... Oui, mon enfant, une araignée, une simple araignée avait fait cela... Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que le bon Dieu y était pour quelque chose.

La constatation faite, le commissaire ajouta :

— Inutile d'aller plus loin.

Entre nous, je crois qu'au fond il n'en était pas fâché, le gros homme, car il avait une peur terrible de rouler en bas, et l'amour-propre seul l'avait soutenu.

Que te raconterai-je de plus ?

Les Girondins étaient sauvés, et moi avec eux. Le commissaire partit, suivi des hussards, et peu après tous les autres soldats se mirent en marche.

Dès que la chapelle fut vide, je courus au grenier. Je n'ai pas besoin de te dire avec quelles protestations de reconnaissance les pauvres gens me reçurent. Une seconde de plus et, comme je le supposais, ils auraient fermé la porte. C'eût été leur perte.

Nous leur donnâmes à manger et ils restèrent

toute la journée avec nous, car il aurait été imprudent de partir avant la nuit.

Quand elle fut venue, ils nous quittèrent, après m'avoir remercié encore, cent fois plus que je ne le méritais. J'avais fait mon devoir, et rien de plus.

Nous les suivîmes de l'œil sur la route aussi longtemps que nous le pûmes. Puis ils disparurent dans l'obscurité.

Arrivèrent-ils à bon port ? Furent-ils découverts, tués en route ? Je ne l'ai jamais su. Mais je me suis réjouie toute ma vie d'avoir pu, délicate comme je le suis, supporter sans faiblir de pareilles émotions. M^{me} Badouillet a eu les sangs tournés pendant quinze jours. Quant à M^{me} Marchal, elle en a été quitte pour une jaunisse.

J'ai fini. Veux-tu un jujube, petit ?

.....
.....
.....

..

Tout en descendant le sentier suivi quelques instants auparavant par les joueuses de lawn-tennis, je me remémorais les moindres détails de l'histoire de tante Ninie. La comparaison s'établissait dans mon esprit entre ce chétif spécimen d'une génération disparue, et les jeunes gaillardes que je venais de voir. Je me demandais si, avec leur parfait équilibre physique, leurs natures actives mais pondérées, elles seraient capables, dans une occasion analogue, d'un pareil sang-froid ou, plus proprement, d'une pareille exaltation (car, en réalité, c'était une sorte de généreuse fièvre qui avait soutenu tante Ninie et l'avait élevée au-dessus d'elle-même). Je me demandais si les grands dévouements, ces abstractions complètes du « moi » égoïste pour ne penser qu'au salut des autres, n'étaient pas exclusivement propres aux êtres nerveux, impressionnables, chez lesquels la sensibilité morale, toujours en éveil, ne donne pas aux défaillances physiques le temps de se produire, et enveloppe d'un nuage d'héroïsme jusqu'aux apparences du danger.

Auraient-elles, ces femmes de sport, le même courage que la frêle jeune fille ? Ressentiraient-elles la même compassion irréfléchie pour les persécutés ? Se dévoueraient-elles aussi vite, avec aussi peu de calcul et autant d'enthousiasme ? Ne seraient-elles pas retenues par notre scepticisme contemporain, par cette commode indifférence pour les maux d'autrui où nous mène tout doucement une civilisation plus raffinée et plus déprimante ?

Je me demandais tout cela... Mais je me répondis bien vite que si les temps changent, si les mœurs se modifient, l'âme féminine reste toujours la même, susceptible des plus grandes faiblesses comme des plus sublimes dévouements.

JACQUES NORMAND.

(Extrait des Contes à Madame).

FIN



Robe habillée pour matinée dansante,
petite fille de 6 à 8 ans.
De M^{re} Taskin, 2, rue de la Michodière.

Robe habillée en bengaline rosée pour matinée dansante, petite fille de 6 à 8 ans. — La robe, d'une seule pièce, est entièrement coulissée au col, puis à la poitrine, ensuite à la taille, d'où elle tombe en plis réguliers. Une berthe en dentelle fait le tour du corsage et, sur la jupe, deux rangs contrariés de choux en velours.

Velours noir au poignet de la manche et au milieu du corsage, reliant la dentelle en faisant tête à la partie carrée de la berthe.

Manche demi-large, froncée au poignet, lequel est orné de trois velours et terminé d'une manchette en dentelle.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4868

Et le 1^{er} Album de travaux contenant :

Livre-boîte d'allumettes. — Plateau Maintenon. — Poche à fixer sur un paravent. — Socle carré pour statuette. — Cornet à ailes en papier froissé. — Croissant porte-photographies, faisant aussi vide-poche. — Deux pare-lumière. — Plumier-échelle. — Portemusique ou estampes. — Cadre-potence pour photographie. — Socle rond, milieu de cheminée pour statuette ou vase artistique. Brouette porte-bagues ou jardinière.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Une Egyptienne. — Bien tardive, cette réponse; nous réclamons l'indulgence de notre aimable abonnée, mais sa lettre, glissée parmi des papiers, vient d'être retrouvée. 1^{er} Corner sa carte signifie que la personne est venue elle-même; donc, dans le cas que vous désignez, il est bon de le faire. 2^e Rue du Croissant, M. Périnet. 3^e Les préserver de l'humidité en les mettant soit entre deux flanelles, soit dans de la ouate. 4^e Les battre souvent, les saupoudrer de poudre de pyréthre. 5^e Quand ce sont de jeunes mariés, et encore. 6^e Maison Martinet, rues de Rivoli et de Rohan.

M^{re} D. G. V. — Ces petits plateaux brodés feront bien sous les carafes, puisque la mode rejette les dessous de cristal; vous saurez que l'on en fait entourés d'une guipure légèrement badinée; le milieu en granité. Les courants de fleurs sur la table sont en grande faveur; il les faut joliment enguirlandés et de fleurs vives. Les chrysanthèmes et les roses font très bien. L'hiver offre peu de choix, mais l'été vous pourrez vous livrer à votre passion et faire des garnitures superbes. Il est entendu que le service de linge est un magnifique damassé blanc, et, si l'on veut, orné d'une broderie vénitienne; c'est un luxe des plus exquis. Supprimer le tampon de boucles et le remplacer par des frisettes qui voltigent sur le front.

M^{re} R. du P. — Le costume en gaze ou éolienne rosée, ravissante et simple façon avec du tulle point d'esprit, 200 fr., chez M^{re} Gradoz, 67, rue de Provence. La gravure que vous

signalez vient de chez elle; ne l'avez-vous pas vu, par la lettre gravée sous les figurines?

Confiante dans son journal. — Le dessus de piano en drap beige, avec la première phrase musicale de la Marche nuptiale de Mendelssohn, brodée en soie marron et rouge, attributs en couleurs variées. Très nouveau et du dernier genre. Quant aux cheveux, je ne peux mieux vous recommander que l'huile et la lotion arménienne très en faveur et donnant les plus bienfaisants résultats, 8 fr. les deux flacons, chez Maurice, 16, rue Singer. En en faisant un usage continu, ces préparations retarderont la décoloration des cheveux, elles activent la pousse et les empêchent de tomber.

M^{re} K. de C. — La Direction s'occupe de donner satisfaction à vos désirs, en préparant un concours spécial pour les abonnées du *Courrier des Dames*. Il ne nous est pas permis de divulguer les secrets du cabinet directorial, mais vous serez satisfaite, même si vous êtes exigeante, car de charmantes surprises vous attendent; patientez donc jusqu'au printemps.

M^{re} Am. — La place d'une bibliothèque n'est pas dans le salon; dans le petit salon, si l'on veut. Ce meuble, tout magnifique qu'il soit, ne peut y trouver place, à moins de faire de cette pièce une sorte de parloir, où tous les meubles, anciens et modernes, forment un ameublement de fantaisie assez aimé aujourd'hui, mais qui exige beaucoup de goût. Rideaux vieux rose. Pourquoi pas en matelassé de soie crème?

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



Imp. Falconer Paris

Esneault N° 4868

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffette de M^{me} PELLETIER-VIDAL, 12, Rue de la Paix - Corsets de
M^{me} EMMA-GUELLE, 3, Place du Théâtre Français - Valentine FAY,
2, Rue de la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN, 55, Rue Montorgueil.



SOMMAIRE :

Livre-boîte d'allumettes. — Plateau Maintenon. — Poche à fixer à un paravent. — Socle carré pour statuette. — Cornet à ailes en papier froissé. — Croissant porte-photographies faisant vide-poche. — Pare-lumière trèfle. — Plumier-échelle. — Porte-musique ou estampes. — Cadre-potence pour photographie. — Socle rond, milieu de cheminée pour statuette ou vase artistique.

Plateau Maintenon. — Intérieur recouvert entièrement de soie ancienne fond mauve passé à fleurs brodées rose, vert et or. Bord en peluche améthyste et galon ancien faisant l'encadrement du fond. Dessous tendu de soie collée d'abord sur un mince carton, puis sur le bois.

Prix de la carcasse : 1 fr. 75 à la Ville-en-Bois.

Livre-boîte d'allumettes. — Tailler en carton fort une couverture de livre aux dimensions voulues pour recouvrir une boîte d'allumettes suédoises de 10 centimes; laisser un centimètre de plus tout autour afin que la couverture dépasse la boîte.

Garnir ensuite ce carton, d'étoffe ancienne et de peluche reliées par des galons d'or, et coller les étoffes dans l'intérieur de la couverture en couvrant 1 cent. et demi de carton de chaque côté; le reste sera caché

1^{er} ALBUM.



Livre-boîte d'allumettes.
De M. Ployard.

par la boîte d'allumettes qui, enduite de colle dessus et dessous, sera glissée dans le livre. — Avant de mettre la boîte dans son enveloppe ne pas oublier de coller au-dessous un petit ruban pour la tirer.



Plateau Maintenon,
tendu d'étoffe ancienne.

Poche en étoffe ancienne pouvant se fixer à un paravent ou à une petite table. — Le dos est fait d'une bande de grosse toile de 48 cent. de longueur sur 22 cent. de largeur, diminuée au bas en s'arrondissant; le dessus, une ravissante étoffe ancienne fond vert pâle à rayures et fleurs roses, est cousu tout autour du fond et froncé au bas ainsi que dans notre croquis. — L'intérieur de la poche est en satin vieux rose, le dos en est recouvert également, un froncé de satin rose, fixé entre la doublure et l'étoffe ancienne, orne le haut de la poche qui est légèrement fendue devant et garnie à cet endroit d'un gros

16 JANVIER 1892.



Poche en étoffe ancienne,
peut se fixer à un paravent, une petite table.
De M. Ployard.

nœud de ruban glacé vert pâle. Une ravissante frange rose est cousue en pointe au bas.

Socle carré tendu de velours ancien améthyste. — Galons encadrant le dessus du socle et le pied de la moulure. Un très large autour, dans le bas. Quantité de galon : 45 cent. de large, 1 m. en étroit. Prix du socle nu : 2 fr., à la Ville-en-Bois.

Cornet à ailes en papier froissé rose et bleu pâle. — Faire en papier fort ou en carton un simple cornet que l'on garnira dans le haut, seulement, d'une bande de papier rose.

Plisser une feuille rose en la prenant par le milieu, et en réunissant les quatre coins en forme de mouchoir.

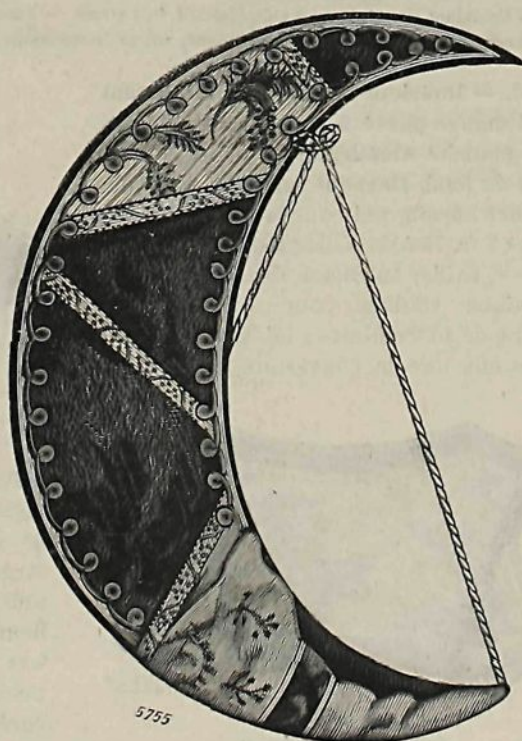
Glisser le cornet dans cette première feuille et préparer ensuite de la même façon une feuille de papier bleu pâle dans laquelle on emboîtera, une fois qu'elle sera plissée, le cornet déjà garni d'une feuille rose.

Les coins forment au dos des ailes droites, les autres coins sont rabattus devant et arrêtés au milieu du cornet par un ruban rose qui en fait le tour. Pour l'arrangement on devra s'en rapporter exactement au croquis. Jaune et vert, rouge et vert, vert



5245

Socle carré pour statuette.



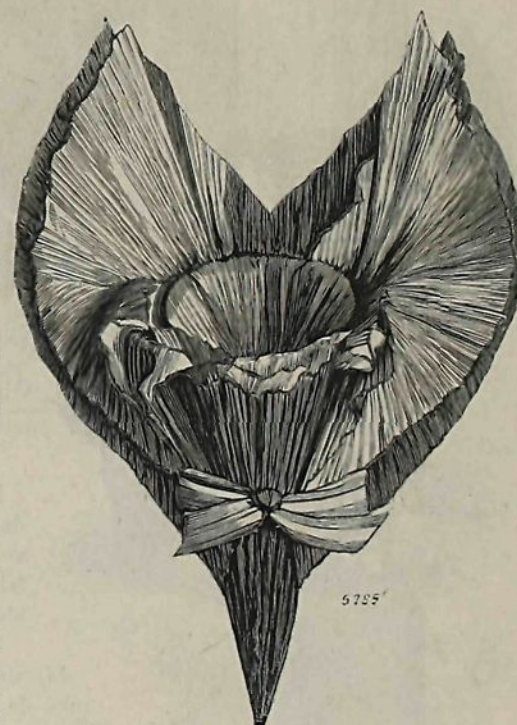
5755

Croissant-porte-photographies et vide-poche.
De Mademoiselle Tignet, 13, rue de Larocheffoucauld.

et rose donnent aussi un mélange des plus harmonieux.

Croissant porte-photographies avec poche. — Sur un carton fort on a collé des bandes d'étoffes anciennes et d'autres en velours ancien brique, le tout relié par des galons d'or fixés aux extrémités; dans le milieu, galons dans lesquels se glissent les photographies. A l'un des bouts, poche en étoffe ancienne, coupée de galons et s'ouvrant sur un fond de velours brique. Motif en tresse d'or entourant le croissant, que l'on suspend par une ganse posée à l'envers.

Ecran pare-lumière en tulle brodé rose pâle, ruche vert d'eau et nœuds multicolores. — Tailler l'écran en gros tulle raide (tulle de modiste), en lui donnant la forme du croquis, coudre autour un laiton qui lui donnera la fermeté voulue et le recouvrir ensuite des deux côtés de tulle uni rose pâle. Ceci fait, garnir un des côtés de tulle brodé rose que l'on froncera légèrement en le cousant; puis, afin d'obtenir un travail soigné, border l'écran d'un petit ruban rose pâle posé à cheval. Appliquer ensuite sur ce tulle, comme dans notre dessin, trois rubans d'or que l'on aura au préalable garni de perles de couleurs; ces rubans se rejoignent au bas de l'écran qui est orné de petites comètes de plusieurs tons, terminées par



5725

Cornet à ailes en papier froissé.

des perles assorties. La ruche qui entoure le pare-lumière est en taffetas découpé vert d'eau, les nœuds-choux qui la garnissent de distance en distance sont en comètes multicolores.

Trèfle pare-lumière en tulle Louis XVI mais, garni d'une ruche de ruban rose pâle, rubans d'or perlés et choux de comètes rose. — Il se fait de la même façon que le précédent, toutefois la forme en étant plus mouvementée, cela demande encore plus d'attention.

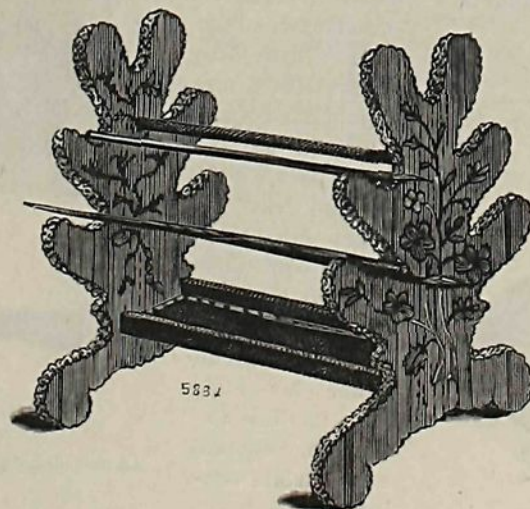
Le bas est en gros canevas d'or appliqué sur le tulle raide et laitonné comme le reste.

Des galons d'or perlés font l'entourage et cachent sa réunion au-dessus de l'écran. Choux de comètes rose aux deux coins.

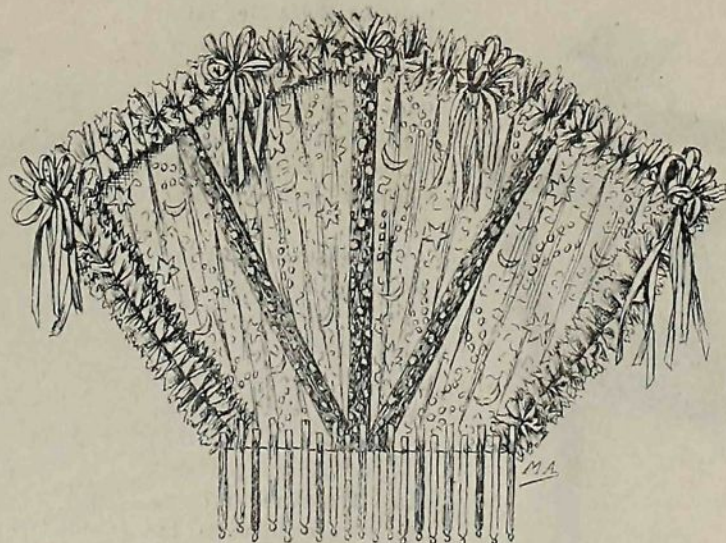
A l'intérieur de ces pare-lumière se pose une demi-carasse qui, en s'ouvrant, prend soit le verre, soit le tour de la lampe.

L'on peut faire en fil de fer assez gros un rond que l'on entourera de ruban, que l'on coudra au bas du pare-lumière et dans lequel l'on passera le verre.

Plumier-échelle recouvert d'étoffe ancienne vieux rose, rayures crème, fleurs vert pâle et bleu. — Peluche mousse et galons anciens. Ce modèle se



Plumier-échelle
couvert d'étoffe et de galon.



Écran pare-lumière en tulle brodé rose pâle.
De M. Ployard.

trouve à la Ville-en-Bois au prix de 2 francs.

Prendre d'abord le patron du côté en plaçant le plumier sur une feuille de papier et en suivant les contours avec un crayon.

Découper ensuite ce tracé, puis tailler sur ce patron les côtés en étoffe ancienne, en laissant un demi-centimètre pour rabattre.

Recouvrir les côtés extérieurs et coller l'étoffe aux contours sur l'épaisseur du bois, en suivant bien exactement le découpage.

Les côtés intérieurs,

pareils aux premiers, se colleront de la même façon; on fera dans l'étoffe les entailles nécessaires pour contourner le plateau du bas, qui sera tendu de peluche mousse collée au fond et dessous; un petit galon ancien fera l'encadrement du fond, un semblable sera collé sur l'épaisseur du bois des côtés du plumier et cachera la réunion des étoffes.

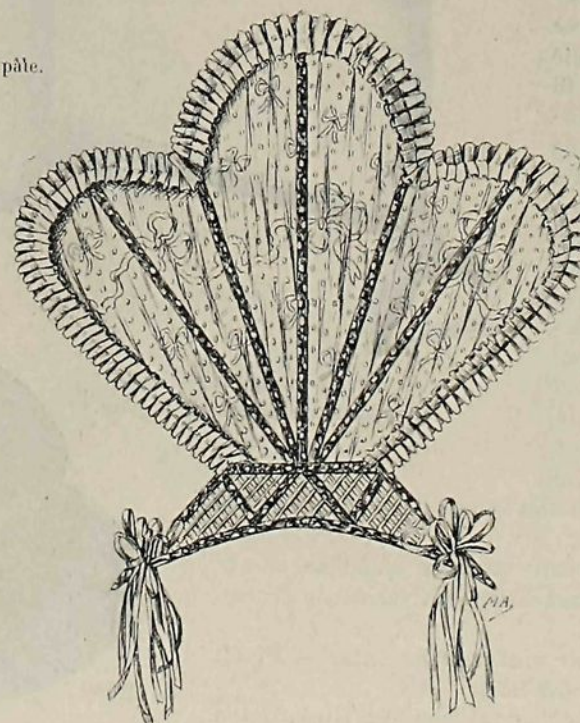
La traverse s'enlèvera à volonté; on la recouvrira de peluche, puis on la replacera à l'endroit voulu.

Porte-musique ou estampes tendu de velours ancien vieux vert et galons d'or.

— Prix de la carcasse : 12 fr., à la Ville-en-Bois.

C'est un travail très facile : Le porte-musique est recouvert entièrement de peluche collée à même sur le bois; des galons anciens encadrent les pieds et les traverses, et cachent, en même temps, la réunion de la peluche; aux montants sont fixés de gros choux de ruban de moire vieux rose.

Brouette porte-bagues.



Trèfle pare-lumière, en tulle Louis XVI, mais.
De M. Ployard.

— Cette jolie fantaisie peut aussi recevoir une petite plante verte et garnir à merveille une étagère.

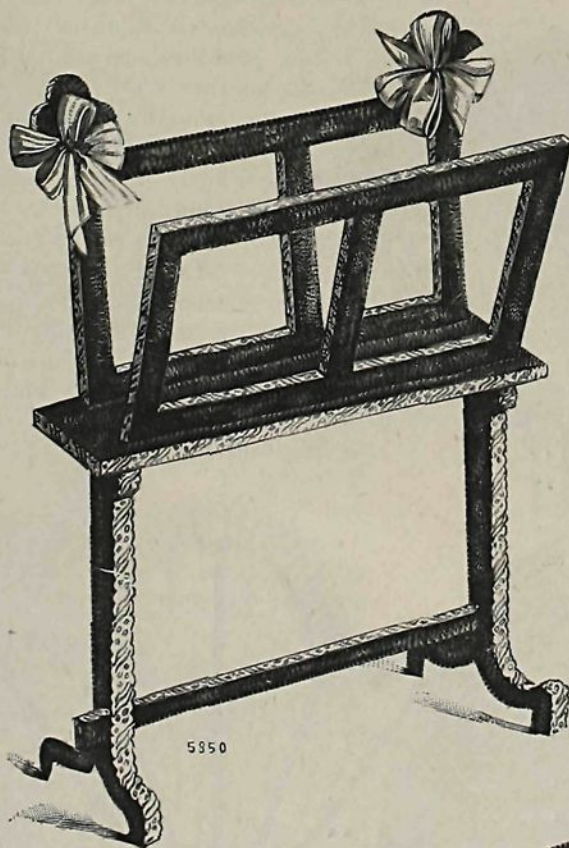
Enduite d'abord et entièrement d'une couche d'or adhésif, elle a été garnie ensuite de velours vieux bleu, d'étoffe ancienne et de galons d'or.

L'étoffe ancienne, collée sur les trois panneaux extérieurs, est entourée de velours bleu relié par un double fil d'or faisant encadrement. Les brancards et les deux petits supports sont recouverts de velours; sur les pieds est collé un galon d'or à l'extérieur seulement. Tout autour de la brouette, sur l'épaisseur du bois, dessous et dessus, se colle un galon d'or; un semblable fait l'angle des panneaux et le tour de la roue.

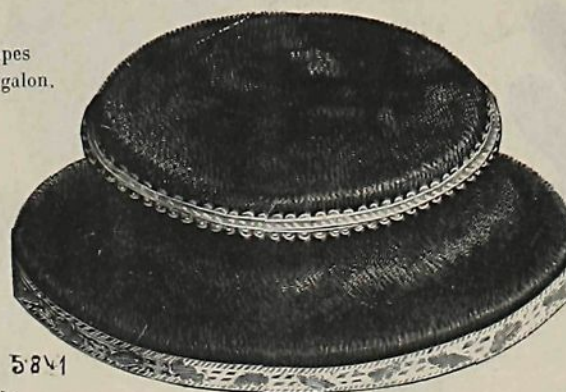
Cette petite brouette en bois blanc se trouve dans tous les bazars à des prix variant de 25 cent. à 50 centimes.

Socle rond pour statuette ou vase. — Prix : 2 fr. 50, à la Ville-en-Bois.

Tendu entièrement de peluche Van Dyck. Galon d'or ancien sur la moulure; un autre plus large au pied du socle. Pour obtenir un tendu parfait, la



Porte-musique ou estampes
tendu de velours ou de galon.



Socle rond, milieu de cheminée,
pour statuette ou vase artistique.

peluche devra être taillée en biais. Un carton recouvert d'étoffe est collé sous le socle.

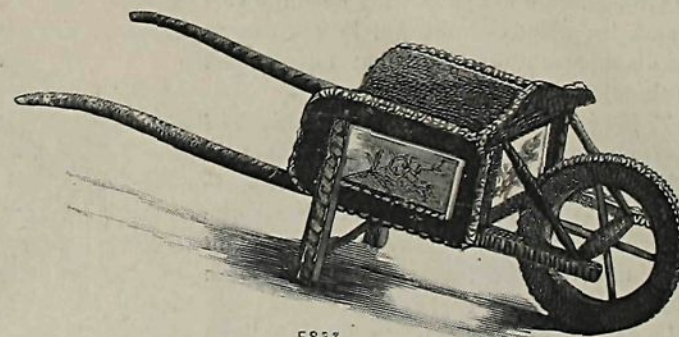
Quantités : Peluche, 35 cent.; galon large, 70 cent.; galon étroit, 50 cent.

Cadre-potence pour photographie. — Prix : 3 francs à la Ville-en-Bois.

La potence est recouverte entièrement de peluche brique ou rouge ancien, parfaitement tendue et collée soigneusement; la réunion de la peluche se fera ainsi, invisible aux angles.

Le cadre est tendu, sur ses deux faces, d'une étoffe Louis XVI fond vert pâle et fleurettes roses et maïs; l'étoffe se colle aux contours sur l'épaisseur du bois où un galon ancien, posé tout autour, cache la réunion des étoffes. L'encadrement intérieur est fait d'une fine ganse d'or; une semblable s'enroule à la potence et se noue de côté.

Les vis et les pitons qui suspendent le cadre à la potence s'enlèveront avant de coller les étoffes; on les replacera ensuite aux endroits voulus.



Brouette porte-bagues pouvant servir de jardinière.
Se couvre d'étoffe ancienne et de galon d'or.



Cadre-potence pour photographie.